

CHAPITRE 9. LA MÉTAPHYSIQUE DE JEAN-MARIE LE PEN

Pierre-André Taguieff

in Nonna Mayer et Pascal Perrineau , *Le Front national à découvert*

Presses de Sciences Po | Références

1996

pages 173 à 194

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/le-front-national-a-decouvert---page-173.htm>

Pour citer cet article :

Taguieff Pierre-André, « Chapitre 9. La métaphysique de Jean-Marie Le Pen », *in* Nonna Mayer et Pascal Perrineau ,
Le Front national à découvert
Presses de Sciences Po « Références », 1996 p. 173-194.

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

CHAPITRE 9

LA MÉTAPHYSIQUE DE JEAN-MARIE LE PEN

L'analyse du corpus des énoncés doctrinaux du FN peut se faire en deux temps, selon qu'on s'attache à reconstruire la conception du monde présupposée par toute configuration idéologique, ou qu'on s'engage dans une exploration des propositions programmatiques. La construction doctrinale du FN comporte, en effet, des réponses à deux questions fondamentales, lesquelles ne sont pas nécessairement posées comme telles dans les discours réellement produits : comment faut-il penser le monde, et concevoir corrélativement la place de l'homme dans le monde ? Que faut-il faire ? Il faut considérer, certes, que les énoncés prescriptifs du programme nationaliste sont donnés pour dérivés d'énoncés « vrais » portant sur le « réel ». Mais la distinction formelle entre les propositions contenant des représentations du monde et les propositions indiquant des schématisations du devoir-faire garde sa validité, quelles qu'en soient les interférences dans le discours idéologique-objet.

Or il faut bien constater que le corpus des textes « métaphysiques » de l'orthodoxie frontiste se réduit pour l'essentiel aux productions orales et écrites de J.-M. Le Pen. Quant au corpus des textes prescriptifs, s'il est coproduit par le leader-maître à penser et un certain nombre — fort restreint — d'énonciateurs orthodoxes, la conformité doctrinale de ces derniers est exclusivement garantie par une intervention légitimatoire de l'instance lepénienne : le « patron des patrons » de l'orthodoxie se contente parfois d'approuver l'introduction d'une « nouveauté » idéologique, mais le plus souvent légitime, en les assimilant à son propre discours, les « trouvailles » de son cercle intellectuel, considérablement élargi depuis 1984-1985. Maître de vérité, gar-

dien et juge suprême de l'orthodoxie, guide infaillible pour l'action, visionnaire des temps à venir, prophète : le président du FN cumule ces fonctions et ces rôles dans l'espace de réception positive de son message. Alors qu'il n'est, hors des frontières des empathies et des sympathies qu'il capitalise, qu'un tribun démagogue, auquel on reconnaît bon gré mal gré un certain talent rhétorique. La polémique engagée et continuée contre sa personne, visant soit l'histriion soit le démon (la « bête immonde »), a fait négliger cette singulière polymathie du « Chef », qui pourtant est une composante non négligeable de son « charisme ».

CONSERVER, LUTTER, VAINCRE

Le leader national-populiste énonce volontiers les fondements de sa « philosophie »¹, répondant aux questions classiquement présentées comme fondamentales : Qu'est-ce que l'homme ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Que devons-nous faire ? Que nous est-il permis d'espérer ? Le nationalisme, grande idéologie susceptible d'une multiplicité d'interprétations doctrinales, enveloppe une « métaphysique spéciale » centrée sur le problème anthropologique, celui de la nature, de la dénaturation et de la destinée de l'homme, défini d'abord comme un héritier, son premier héritage étant national, ensuite comme un animal « polémique », un être dont l'existence est combat.

Les évidences fondatrices de la gnose nationaliste, à la fois vision du monde, éthique et méthode de salut, s'articulent dans une argumentation dont l'objectif est éminemment politique : faire agir, en faisant croire. Si la « philosophie » officielle du national-populisme met au premier plan les valeurs vitales, nous verrons que c'est selon deux traditions idéologiques distinctes. L'une privilégie le modèle de l'*organisme*, s'ordonne aux valeurs

1. Cf. notamment : Le Pen (Jean-Marie), « Ma philosophie » (interview), *National-Hebdo*, 98, 5-11 juin 1986, p. 4-6. L'usage lepénien du mot présuppose un objectivisme doctrinal : « Il y a réellement une philosophie de droite et une philosophie de gauche » (Le Pen (J.-M.) in Apparü (Jean-Pierre), dir., *La droite aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 174). L'usage adverbial renvoie à la dimension spirituelle d'une filiation : « La droite me paraît se rattacher philosophiquement à l'ordre naturel, au message chrétien, même s'il y a des athées à droite et des agnostiques » (Le Pen (J.-M.), *Les Français d'abord*, Paris, Carrère/Lafon, 1984, p. 71).

« organiques » d'unité, de hiérarchie des éléments, de solidarité et d'harmonie, valeurs qui se situent au principe d'une vision traditionaliste, plus précisément : traditio-communautariste, violemment antiprogressiste, dont on retrouve l'essentiel dans le conservatisme agraire (enracinement, famille, travail, patrie)¹. L'autre dérive de cette nébuleuse politico-scientiste nommée non sans abus et confusion *darwinisme social*, où coexistent convulsivement l'individualisme concurrentiel de type libéral, les théories de la race et de la sélection (l'eugénique raciale), les conceptions polémologiques, voire guerrières ou soldatiques, de l'existence humaine². C'est dans cette seconde perspective « vitaliste », disons pseudo ou para-darwinienne (du fait d'un recours rhétorique à des catégories telles que : lutte pour la vie ou la survie, sélection des plus « aptes » ou des « meilleurs », victoire des plus « forts », élimination des plus « faibles », etc.), que l'idée de progrès n'est plus expressément récusée, mais réinterprétée en termes de luttes et de sélections. Modèle guerrier du progrès : progresser, c'est vaincre. Ces deux modèles idéologiques, qui structurent le vitalisme nationaliste en lui conférant ses contradictions et paradoxes métropolitiques internes, correspondent respectivement à deux normes : *conservation, domination*. De la dualité de ces principes normatifs dérive la tension interne à la doctrine nationaliste, tension que reflètent ses expositions contradictoires — entre l'interprétation « traditionaliste » et l'interprétation « révolutionnaire ». Dans la tradition lettrée, la synthèse idéologique s'opère sous la catégorie de « révolution conservatrice ». Dans la tradition national-populiste qui nous occupe ici, c'est l'idée de « réaction » qui relie les pôles opposés (organicisme, impérialisme), qui réalise la synthèse des attitudes également valorisées de conservation et de domination, de défense et d'attaque, d'enracinement et d'expansion, de respect du passé et d'offensive tournée vers l'avenir.

1. Sur le « conservatisme agraire », lié à la réaction « romantique » contre la modernité, laquelle définit, en Allemagne, le courant du *Kulturpessimismus*, cf. Vaydat (Pierre), *L'utopie de la nation soldatique en Allemagne de 1900 à 1942*, thèse, Paris III, 1975.

2. Il faut distinguer, parmi les doctrines bio-sociales et bio-politiques (ou les « sociologies naturalistes »), le « darwinisme social » au sens strict (laisser faire la lutte pour la vie, laisser agir la concurrence, inter-individuelle et inter-groupe : Spencer (H.), Royer (Clémence)), et l'eugénique ou le sélectionnisme interventionniste (intervenir systématiquement pour améliorer la qualité biologique de la population considérée, procéder à des sélections bio-sociales volontaires : Galton (F.), Vacher de Lapouge (G.)).

DIFFÉRENCE ET INÉGALITÉ : SEXES, ÂGES, RACES

Dans un entretien réalisé en 1978, et publié l'année suivante dans un livre-enquête sur *La droite aujourd'hui* (sous la direction de J.-P. Apparu)¹, J.-M. Le Pen aborde la question de l'inégalité par la position d'évidences premières sur la différence entre les sexes :

Nous souffrons ... en ce qui concerne les femmes, de la démagogie qui est pratiquée par l'ensemble des partis. Il n'est pas facile de dire à une femme : « Pour sauver nos sociétés et notre avenir, notre vie individuelle et collective, il faut que les femmes aient des enfants, qu'elles acceptent que ces enfants servent éventuellement et peut-être meurent pour défendre la liberté de la patrie, il faut qu'il y ait une autorité et nous pensons que l'autorité la plus qualifiée dans un ménage c'est celle de l'homme »².

Il n'est pas sans signification que la défense de l'inégalité commence par l'énoncé axiomatique d'une distribution à la fois différentielle et hiérarchisée des rôles masculin et féminin : le partage des sexes se monnaie socialement, au sein de la cellule supposée naturelle, la famille, par l'attribution à la femme du devoir de *fécondité*, dont la cause finale est la conservation du peuple français (impliquant la reproduction de la population, laquelle autorise la défense de la patrie par les fruits de la puissance fécondante), tandis qu'à l'homme est attribuée l'*autorité*.

L'idéal hiérarchique s'illustre d'abord par la fixité normative des rôles masculin et féminin. Mais l'idéal familial est lui-même instrumentalisé par une finalité plus haute, il incarne le noyau d'une méthode de salut, car il s'agit bien de « sauver nos sociétés et notre avenir »³ — faire à la fois que « les peuples occidentaux »⁴ se conservent, sains et saufs, et qu'ils se redressent, qu'ils se subliment dans un sursaut devant le danger.

L'argumentation lepénienne s'appuie sur les *structures du réel*, expressément invoquées lorsqu'il s'agit de donner une légitimité à la valeur d'inégalité, c'est-à-dire de la transformer en valeur

1. Le Pen (Jean-Marie), « Le Front national » in Apparu (Jean-Pierre), dir., *La droite aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 173-181 (pour les notes suivantes, on se contentera d'indiquer « Le Pen (Jean-Marie), 1979 »).

2. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 178-179.

3. *Ibid.*, p. 178 (je souligne).

4. *Ibid.*

positive inscrite dans la nature sociale, et en norme de l'action politique. D'où l'opposition fortement marquée entre le discours vrai, adéquat à la « réalité », discours auto-attribué, et le discours démagogique, inadéquat à la réalité qui est « fondamentalement inégalitaire »¹, démagogie attribuée à tous les adversaires réduits à l'ennemi unique, dont la figure est homogénéisée, précisément, par l'usage qu'on lui impute d'un discours à la fois faux (inadéquat au réel) et mensonger (impliquant une volonté de tromper). Face à la « démagogie qui est pratiquée par l'ensemble des partis »², la parole du véritable homme de droite (ou de l'homme de la vraie droite) se distingue par sa véracité et la franchise de son proférateur. L'effet de « parole vraie » est renforcé par le recours à la reconnaissance d'exceptions à la règle naturelle, illustrée par une confidence, fragment de genre autobiographique, indice ostentatoire d'authenticité (« moi je ») : « Cela [la règle d'autorité virile dans le ménage] supporte des exceptions : moi je suis le fils d'une veuve de guerre, c'est ma mère qui m'a élevé et dans beaucoup de familles françaises, c'est la mère qui est le véritable patron.³ »

La méthode démonstrative ici suivie ne va pas du plus simple au plus complexe, mais du plus recevable et acceptable à ce qui l'est moins, parce que se heurtant à des interdits ou des « tabous » installés par des idéologies fumeuses et trompeuses, diffusés et renforcés par la « démagogie » comme caractéristique permanente de la classe politique. La thèse la plus recevable et acceptable : l'autorité de l'homme dans la famille, en tant que père et époux, l'axiome du « chef de famille » par nature. L'argumentation suit un trajet tel que la force d'évidence des prémisses (soit l'énoncé de la différence hiérarchique entre les rôles sexuels supposés naturels au sein de la famille restreinte) est *transférée* sur les conclusions, en vertu d'une *analogie* sous-entendue. Cette analogie de proportionnalité, qui met en relation les trois ordres principaux entre lesquels se distribue l'inégalité naturelle : âges, sexes, peuples et/ou races (et par métonymie : civilisations), peut s'énoncer à plat, s'expliciter de la manière classique suivante : dans le genre humain, les peuples (races, civilisations) les plus

1. *Ibid.*, p. 179.

2. *Ibid.*, p. 178 ; la démagogie est l'un des attributs spécifiques de « la bande des quatre » : cf. Le Pen (Jean-Marie), *Les Français d'abord*, Paris, Carrère/Lafon, 1984, p. 57 et suiv. (pour les notes suiv. : Le Pen (Jean-Marie), 1984).

3. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 179.

« évolués » (ou « avancés ») sont aux moins « évolués » (« avancés ») ce que, dans la famille, les hommes sont aux femmes et les pères aux enfants. Le type de relation également attribué est une relation d'inégalité : respectivement entre les sexes, entre les âges, entre les peuples. On remarquera que l'inégalité intervient pour caractériser la relation entre termes dont la différence ne fait aucun doute : le trajet de la différence (entre sexes, âges, peuples) à l'inégalité est également celui qui va du plus acceptable au moins acceptable, du plus visible (à l'œil nu : la différence phénotypique saute au yeux) au moins visible (l'inégalité ne se voit pas, nous ne percevons que des inégalités partielles, provisoires, distribuées de façon non uniforme, etc.), du plus dicible au moins dicible. Mais laissons parler le texte lepénien :

En vérité, c'est la réalité qui définit cela [l'autorité du « chef de famille »]. Le mouvement égalitariste qui consiste à niveler les âges, les sexes, les peuples est à mon avis critiquable parce que c'est masquer la réalité, or elle est fondamentalement inégalitaire ; cela dit, il y a des inégalités qui sont des justices et des égalités qui sont des injustices. Nous sommes pour la justice et non pas pour l'égalité. Le thème de l'égalité nous paraît décadent¹.

L'adversaire idéologique est caractérisé, emprunt terminologique au GRECE, par l'égalitarisme, défini comme l'idéologie du nivellement. Le « mouvement égalitariste » est la désignation identifiante de la dynamique idéologique dont la « démagogie » politicienne est l'expression discursive. Or, si l'inégalité est une propriété fondamentale de « la réalité », l'exigence d'égalité, pré-supposant que l'égalité est une valeur positive et une norme, relève de l'illusion (pour ceux qui y croient) ou de l'utopie trompeuse (pour ceux qui l'exploitent) ; mais cette fiction instrumentale est fondée sur une erreur, facilement réfutable par retour au réel. La réalité étant supposée « masquée » par la démagogie égalitaire, il suffit d'arracher les masques pour la voir dans sa nudité : or, dépouillée de ses voiles, la réalité est « fondamentalement inégalitaire ». La dénonciation de l'idéologie égalitaire, qui offre le bénéfice d'autoriser une caractérisation unitaire de la vraie gauche (communisme, socialisme, etc.) et de la fausse droite (« libéralisme avancé », etc.), vise donc à éliminer une première idée fausse, renvoyant à ce qui est (la nature, la réalité, les faits),

1. *Ibid.* ; Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 183.

à savoir l'idée que les âges, les sexes et les peuples sont égaux ; une seconde idée fausse, selon laquelle égalité et justice s'équivaldraient, alors que si l'inégalité est inscrite dans la réalité humaine, la volonté de réaliser l'égalité ne peut se faire qu'au détriment des meilleurs, de sorte que l'exigence d'égalité est le masque de la volonté d'une égalisation par le bas, volonté niveleuse qui elle-même peut se réduire aux passions négatives : envie et ressentiment. C'est là un lieu commun de la rhétorique anti-égalitaire thématisée comme telle, et souvent exprimé, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, par la formule : « L'égalité est une injustice faite aux plus capables »¹. Il n'est nul besoin de rappeler que la dénonciation de l'égalitarisme en tant qu'erreur, illusion, mensonge et injustice a été un acte argumentatif central dans le dispositif de combat idéologique « savant » (culturel) contre la gauche dite « socialo-communiste », entre 1978 et 1984. L'égalitarisme permettait de traduire par un nom doctrinal globalisant le trait d'union entre socialisme et communisme, de donner, donc, un contenu idéologique à la relation constitutive d'un amalgame polémique particulièrement efficace. Il faut noter, en outre, quant à l'évolution des dispositifs polémiques, qu'entre la rhétorique anticomuniste et la rhétorique antitotalitaire, la rhétorique antiégalitaire a formé comme un maillon dans la chaîne des appropriations au contexte idéologique (ou des accommodations) du discours de combat anti-gauche.

Cependant, ce qui singularise la démagogie lepénienne, c'est qu'elle a fait entrer dans le discours politique public l'usage néo-raciste, mis au point par les clubs de la Nouvelle droite (GRECE et Club de l'Horloge), de la critique de l'égalitarisme (vulgaire), censé définir essentiellement la pensée de gauche². Il faut mettre le mot « racisme » au pluriel, car il y a des racismes, qu'ils soient

1. La formulation vient de la doctrine antiégalitaire mise au point par le GRECE dans les années 1970. Cf. *Dix ans de combat culturel pour une renaissance*, Paris, GRECE, 1977, p.68 et suiv., p. 83-84. Exemples de constitution en vulgate inégalitaire : Pauwels (Louis), *Comment devient-on ce que l'on est ?*, Paris, Stock, 1978, p.181-186 ; *La liberté guide mes pas*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 21-22, 107-109, 161, 300-301, etc. ; du côté du néo-conservatisme « national-libéral » : Club de l'Horloge, *les racines du futur. Demain la France*, Paris, Masson, 1977, p. 178-184 ; *Le grand tabou. L'économie et le mirage égalitaire*, Paris, Albin Michel, 1981.

2. Cf. Taguieff (Pierre-André), « La stratégie culturelle de la Nouvelle droite en France (1968-1983) » in *Vous avez dit fascismes ?*, Paris, Arthaud/Montalba, 1984, p. 62.

d'attitude, de comportement ou de doctrine, des modes de racisation relevant de logiques différentes, voire contradictoires, et qui, dans le discours nationaliste, interfèrent cependant. J.-M. Le Pen oscille, dans ses discours publics, entre deux styles démagogiques : d'une part, la déclaration solennelle de respectabilité démocratique (la représentation d'une partie de l'opinion) ; d'autre part, la provocation médiatique, le lancement sur le marché doxique de propositions scandaleuses, contraignant les acteurs politiques à réagir, et les journalistes à commenter les commentaires. Sur la question du racisme, J.-M. Le Pen vise ordinairement la respectabilité, règle qu'il ne viole qu'à l'occasion de répliques sarcastiques ou de calembours mal maîtrisés. Il pratique donc le plus souvent l'euphémisation, la reformulation stratégique et l'inversion du blâme en éloge¹.

— *Substitution lexicale* : parler de « peuples », de « cultures », de « traditions » et de « mentalités » plutôt que de « races » ; diffuser les motifs d'une retraduction culturaliste ou historiciste du racisme ; éviter toute énonciation trop évidemment « zoologique ».

— *Déplacement* de l'assertion d'*inégalité inter-ethnique* vers l'affirmation ritualisée du « principe de la *préférence nationale* » : reformulation *préférentialiste* du racisme.

— *Célébration des différences intergroupales* : en les absolutisant, au nom du « respect des identités nationales », on engendre un mode de légitimation hautement efficace d'exclusion radicale des étrangers supposés *inassimilables*. On prône alors le « retour au pays », pour le bien commun des expulseurs et des expulsés² : reformulation *différentialiste* du racisme.

C'est la *hantise du métissage* qui est au centre de l'imaginaire racistoïde du nationalisme lepénien. Le métissage est rejeté comme dégradant et avilissant. Il est mauvais en lui-même, car destructeur de l'ordre naturel : les différences raciales font partie de l'ordre du vivant, qu'il s'agit de respecter. D'où l'éloge ambigu de la différence entre les « races » comme entre les « cultures » :

1. Cf. Taguieff (Pierre-André), *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1988 (introduction, p. 14-19).

2. Cf. Taguieff (Pierre-André), « Le néo-racisme différentialiste », *Langage et société*, 34, décembre 1985, p. 69-98 ; « Les métamorphoses du racisme », *Hommes et migrations*, 1114, juillet-août-septembre 1988, p. 114-129.

Il y a une multiplicité de races et de cultures de par le monde et il existe aujourd'hui une espèce de courant utopique ... qui prône un « mondialisme » visant à établir sur notre planète un nivellement par la base, un métissage généralisé destiné à réduire définitivement les différences qui existent entre les hommes et en particulier ces différences raciales ... Ceci est d'une stupidité condamnable, car les races, dans leur diversité, ont été créées par Dieu et de ce fait ont certainement leur raison d'être ... Alors que chaque entité souhaite naturellement se perpétuer et marquer ses différences, ces théories égalitaristes montrent bien ce qu'elles ont d'artificiel, d'antinaturel ! C'est vrai pour les hommes comme ça l'est pour les chiens...¹.

L'in-différenciation (mélange, métissage, etc.) est identifiée au nivellement par le bas, tout croisement est abaissement, souillure produisant une baisse de niveau ou de qualité bioculturelle. Par présupposition, la défense de la différence s'entend comme célébration de l'inégalité. Manichéisme, au centre de la métaphysique nationaliste : les valeurs positives en elles-mêmes (différence, inégalité) s'opposent absolument aux valeurs intrinsèquement négatives (métissage, égalité ou nivellement). Il reste à récuser l'antiracisme en tant que théorie et pratique du mélange niveleur, du métissage abaissant, inévitable effet du cosmopolitisme qui transgresse les lois sacrées de la création, par son irrespect devant les divisions et frontières naturelles du réel : « Car, dans le fond, qui ne se félicite de voir exister dans la race canine des formes aussi différentes que le bouvier des Flandres, le berger allemand, le teckel, le bouledogue ou le caniche ? Que penserait-on du mélange de toutes ces races, de ce chien antiraciste ?² »

De tels textes doctrinaux, agrémentés de métaphores et d'analogies « pédagogiques », montrent la coexistence des deux racismes, celui qui marche à l'*inégalité*, celui qui fonctionne à la *différence* : le discours de J.-M. Le Pen oscille entre le racisme inégalitaire, héritage de la vision coloniale-impériale (pseudo-universalisme), et le racisme différentialiste, emprunté à l'arsenal idéologique de la Nouvelle droite (relativisme culturel absolu). La reformulation différentialiste permet d'aller jusqu'à traduire, pour le rendre acceptable, la prescription national-raciste d'exclusion en célébration du « droit à la différence » : « Nous avons

1. Le Pen (Jean-Marie), cité par Marcilly (Jean), *Le Pen sans bandeau*, Paris, Grancher, 1984, p. 192 ; sur les méfaits du « mondialisme » et de l'« universalisme », cf. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 185-186.

2. Le Pen (Jean-Marie), cité par Marcilly (Jean), 1984, *Le Pen...*, *op. cit.*, p. 192 ; dans le même sens, cf. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 185.

non seulement le droit mais le devoir de défendre notre personnalité nationale et nous aussi notre droit à la différence¹ ». C'est la version sublimée du droit d'épouillage².

NATURE, DÉCADENCE, SÉLECTION

La morale lepénienne est une morale naturaliste, ses valeurs et ses normes dérivent des structures supposées de la « nature humaine », postulée éternellement identique à elle-même. Ne pas suivre la nature, c'est refuser les normes naturelles, c'est sombrer dans la maladie, c'est faire le choix, plus ou moins déterminé par un terrain pathologique, de la décomposition et de la mort. Aussi le diagnostic du médecin de la civilisation occidentale tombe-t-il comme une condamnation : « Le thème de l'égalité nous paraît décadent.³ » Ce qui va vers le bas est aussi bien en route vers la mort.

Si l'égalitarisme est à la fois un symptôme de décadence et un accélérateur de celle-ci, que faire ? Comment remonter la pente du déclin ? Et le peut-on ? La réponse lepénienne est claire et ferme : la descente vers le bas n'est pas irréversible, le déclin n'est pas fatal, à la condition de respecter un certain nombre de lois et de règles auxquelles obéit l'interaction de l'homme et de

1. Le Pen (Jean-Marie), 19 septembre 1982, cité par Rollat (Alain) in *Le Monde*, 21 septembre 1982 ; cf. Taguieff (Pierre-André), *La force du préjugé*, p. 337. J.-M. Le Pen reprend l'opposition, mise en place par le GRECE et le Club de l'Horloge à la fin des années 1970, entre les droits de l'homme et les droits des peuples, reformulée selon le principe d'adaptation aux valeurs en cours (la thématique de la différence, dotée d'une haute acceptabilité) : opposition entre les abstractions vides de l'universalisme (cosmopolitisme, mondialisme, humanitarisme) et les réalités concrètes incarnées par les peuples et les nations, avec leurs exigences et leurs droits spécifiques, légitimés et exaltés par l'invocation du « droit à la différence ». Dans son « appel du mont Saint-Michel », J.-M. Le Pen déclare ainsi : « A la philosophie fumeuse des Droits de l'homme commune aux quatre partis, communiste, socialiste, RPR et UDF, qui livre notre pays à l'influence et à l'invasion étrangères, j'oppose celle des droits du citoyen, celle des droits du peuple français et de la nation française, partie intégrante de l'Europe des patries » (« J'appelle la France à combattre le déclin, la décadence et la servitude », *National-Hebdo*, 173, 12-18 novembre 1987, p. 14).

2. Sur le « service d'ermine » des primates se métamorphosant en comportement d'« épouillage » reconnaissable dans la xénophobie, en tant qu'auto-mutilation du corps collectif par expulsion de ses « extrémités », cf. les analyses pionnières de Hermann (Imre), *L'instinct filial* (trad. franç. G. Kassai), Paris, Denoël, 1972, (1^{re} éd. hongroise, 1943), en particulier, p. 177-184 (application à l'antisémitisme).

3. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 179 ; *ibid.*, 1984, p. 183.

la nature. Cette interaction est présentée à travers quatre systèmes distincts de métaphores, dont l'imbrication ne rend pas limpide l'interprétation globale de la doctrine :

a. *Les métaphores sexuelles* : d'une part, féminisation ambiguë de la nature, matière première qu'il s'agit d'informer, de travailler, de cultiver, de labourer, de féconder ; d'autre part, hyper-virilisation de l'homme, qui, incarnant la force, donne seul la forme. D'où le partage des valeurs : la nature-féminité est toujours en attente, incarnation des valeurs de passivité, de réceptivité ; l'homme-virilité est l'incarnation des valeurs d'activité, d'effort, de travail, de modelage, de culture. Mauvaise mère, « marâtre », si le laboureur-fécondateur est incompetent ou peu performant, la nature peut se révéler, au bout des efforts et des sacrifices de celui qui arrive à la maîtriser, une « fiancée savoureuse »¹.

b. *Les métaphores méritocratiques* : contre l'égalitarisme qui ne distinguerait pas entre ceux qui ont du mérite et ceux qui n'en ont pas, entre les producteurs et les parasites, la pensée droite réagit en faisant la différence. Le critère du mérite s'applique aussi bien aux peuples qu'aux individus : les valeurs individualistes-méritocratiques sont éminemment transposables aux entités collectives. Elles se combinent, par ailleurs, avec un moralisme

1. Cf. Le Pen (Jean-Marie), « Amour sacré de la patrie », *Item*, 3, juin 1976, p. 69-71 ; *ibid.*, 1979, p. 179 ; *ibid.*, 1984, p. 183 ; « La patrie, la nation, l'Etat, l'Europe », *Les dossiers de l'histoire*, 13 (65), été 1987, p. 142-143. Dans de tout autres contextes, les stéréotypes de la féminité tyrannique, suborneuse et dangereuse surgissent spontanément : « ... quand elles grandissent les images sont des maîtresses exigeantes et ... les noms peuvent chanter aussi perfidement que les sirènes de l'Odysée » (Le Pen (Jean-Marie), « Le message de Léonidas » in *Chant funèbre pour Phnom Penh et Saïgon*, Paris, SPL, 1975, p. 209). Les analogies du jardinage et du labourage, symboles de la lutte humaine contre les « mauvaises herbes », interviennent de façon récurrente dans le discours lepénien : cultiver, c'est rendre propre autant que féconder, actes rapportés à la « capacité merveilleuse » de « reproduire » et d'« améliorer » (Le Pen (Jean-Marie), *La France est de retour*, Paris, Carrère/Lafon, 1985, p. 178). Parmi ses modes préférentiels de stigmatisation de l'adversaire, la rhétorique lepénienne recourt à l'homosexualisation, à la sidaïsation et aux métaphores de l'onanisme : « Quelles sont les valeurs que prônent mes adversaires ? Dans presque tous les domaines, et d'abord dans celui, fondamental, de l'éducation, ils proposent des valeurs "inverties" » (*National-Hebdo*, 173, 12-18 novembre 1987, p. 14) ; « Les classes dirigeantes décadentes, aux mains molles, au cœur mou, au cerveau ramolli par le sida politique ne peuvent imposer les règles indispensables à la survie des nations » (*Présent*, 1688, 29 octobre 1988, p. 2).

spécifique : respect des valeurs « traditionnelles », sens de la discipline, effort, responsabilité, refus de la facilité.

Mais l'éloge du travail humain n'implique nullement une allégeance à l'idéologie progressiste et « technophile », réputée de gauche ; il s'énonce selon les images et les analogies ritualisées par le conservatisme agraire : la terre ne ment pas à ceux-là seuls qui la connaissent, lui donnant vie par la sueur dont ils l'arrosent¹.

Laissons parler le texte lepénien, où s'entremêlent les deux séries de métaphores :

La situation des hommes et des peuples doit être établie par leurs mérites, leurs efforts, leurs sacrifices en face d'une réalité modelée par l'homme. Or il ne peut la modeler à son avantage que par l'effort, le travail. La nature est neutre, elle peut être la marâtre et elle peut être la fiancée savoureuse, mais il y a quelque chose qui me conforte dans mon idée de droite, c'est que l'on n'a jamais vu un champ qui ne soit pas travaillé par l'homme, ça c'est une réponse à un certain nombre d'écologistes. Le champ de blé, de pommes de terre, la forêt de chênes ne sont pas nés, contrairement à ce que croient beaucoup d'hommes aujourd'hui, de la bénévolence de la nature, mais sont nés de siècles d'intelligence, de travail, de sacrifices humains, et par une poigne de fer. Si vous laissez un champ neutre, même bien labouré et si vous allez voir ce qui reste au bout de dix ans, il n'y aura pas une belle forêt, il n'y aura pas un arbre qui aura poussé ; ils auront été bousculés, tordus, le lierre les étouffera².

c. *Les métaphores soldatiques* : il y a une lutte engagée entre l'homme viril et la nature — qui comprend les autres hommes, étrangers, rivaux, ennemis —, et la victoire n'est acquise que par les sacrifices consentis, par la force qui agit et réagit devant les menaces, par le refus de la mollesse et de la facilité, par les sélections requises pour élever la qualité des combattants. Les valeurs suprêmes sont des valeurs héroïques. La nation est la communauté du peuple en lutte contre l'ennemi : conception soldatique de la nation, dont la survie suppose que les forts soient privilégiés. Car vivre, c'est vaincre. La guerre révèle l'homme, fait la vraie différence, distingue le fort du faible. La terre a aussi besoin d'être fécondée par le sang des héros³. Le

1. Cf. Le Pen (Jean-Marie), « Amour sacré de la patrie », art. cité, juin 1976, p. 69.

2. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 179 ; *ibid.*, 1984, p. 183.

3. D'abord les Pères, héros fondateurs (Le Pen (Jean-Marie), art. cité, juin 1976, p. 69) ; ensuite les fils, héros défenseurs (*Ibid.*, p. 70 ; *Les dossiers de l'histoire*, été 1987, p. 142).

sang versé sacralise le territoire, et en rajoint les frontières. Ce qui nous amène insensiblement au quatrième système métaphorique.

d. *Les métaphores « darwinistes-sociales »* : la conception polémologique de l'existence, et en particulier de l'existence humaine, se traduit, en effet, non seulement par l'éloge de l'homme debout au combat (ou mort au champ d'honneur), mais encore par l'exaltation de l'individu responsable, non assisté par l'Etat, en bonne santé, capable de résister par lui-même dans la lutte pour l'existence. L'idéologie de l'individualisme concurrentiel, transposable pour caractériser les rapports entre nations, comporte très classiquement la norme de l'Etat-minimum, dont l'envers est la récusation de toute forme d'assistance étatique. Car il s'agit de *libérer* les « forts » du poids des « faibles ». Cette vision typique du « darwinisme social » libéral s'accompagne, dans le texte de J.-M. Le Pen, d'une allusion au versant volontariste et interventionniste de ce qu'on appelle incorrectement « darwinisme social » : à travers l'usage de métaphores et d'analogies sélectionnistes, se profile un second type d'idéal relevant de la tradition eugéniste. Il s'agit dès lors non seulement de privilégier, mais encore de *multiplier* les « forts », dont l'existence est menacée par la prolifération des « faibles ». L'analogie préférentielle de l'élevage sélectif, celle de la sélection artificielle des animaux de chasse ou de course, destinés à gagner parce qu'ils sont « les meilleurs », se rencontre entre la dénonciation de l'Etat providence et la célébration des « saints », des « héros », des « martyrs » :

En privilégiant, en favorisant par trop tous les faibles dans tous les domaines, on affaiblit le corps social en général. On fait exactement l'inverse de ce que font les éleveurs de chiens et de chevaux. Je ne suis pas hostile à ce que l'on soulage les malheurs, par exemple les handicapés, mais on aboutit maintenant presque à une promotion de l'handicapé¹.

1. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 180. Il s'agit d'un schéma pseudo-explicatif de la « dégénérescence » des populations nationales, récurrent depuis sa formulation dans les premiers textes relevant de la nébuleuse des doctrines biopolitiques sélectionnistes (darwinisme social et eugénisme) ; cf. Le Bras (Hervé), « Histoire secrète de la fécondité », *Le Débat*, 8, janvier 1981, p. 82. La position antiphilanthropique (ou antihumanitariste) radicale des libéraux récusant toute assistance étatique est définie par Spencer (Herbert), dans ses conférences publiées sous le titre *L'individu contre l'Etat* (trad. franç. J. Gerschel, Paris, 6^e éd. (1^{re} éd. angl., 1884), Alcan, 1904, p. 26 et suiv., p. 97 et suiv).

La société égalitaire et assistantielle est expressément récusée pour ses effets dysgéniques : l'une des principales composantes de la décadence, c'est la prolifération des « incapables », des « sous-capables », des « incurables », et surtout la considération sociale dont ils bénéficient, au détriment de l'élément sain de la population¹. J.-M. Le Pen dénonce ainsi l'un des effets de l'inversion des valeurs qui engendre le déclin des nations occidentales, entretenant et promouvant désormais les porteurs de « tares » ou d'infirmités.

A l'éloge des luttes sélectives s'ajoute la célébration de l'espace vital, dans une vision matérialiste biologique, aussi sommaire que brutale, impliquant un réalisme de la force incompatible avec la pensée chrétienne revendiquée par ailleurs².

Nous devons agir ... en occupant notre espace vital puisque la nature a horreur du vide et que si nous ne l'occupons pas, d'autres l'occuperont à notre place (discours de Le Pen, Strasbourg, 25 mai 1984) ;

Tous les êtres vivants se voient assignés par la nature des aires vitales conformes à leurs dispositions ou à leurs affinités. Il en est de même des hommes et des peuples. Tous sont soumis à la dure loi pour la vie de l'espace. Les meilleurs, c'est-à-dire les plus aptes, survivent et prospèrent autant qu'ils le demeurent³.

Il s'agit donc, si l'on se reporte aux textes « philosophiques » du leader nationaliste, d'un naturalisme intégral et « polémologique », qui animalise l'homme : il n'y a que des prédateurs et des proies. La biopolitique lepénienne se présente ainsi selon deux traditions idéologiques distinctes. D'une part, dans la nature, tout est combat, lutte pour la vie, survie des plus aptes, anéantissement des faibles : voilà la loi suprême. On reconnaît le réalisme optimiste et cynique de la doctrine « du bec et des

1. Taguieff (Pierre-André), « La rhétorique du national-populisme », *Mots*, 9, 1984, p. 134 (note 40). Sur le « danger » représenté par la croissance des populations extra-occidentales de « sous-capables », cf. Le Pen (Jean-Marie) in Marilly (J.), *Le Pen sans bandeau*, Paris, Grancher, 1984, p. 195.

2. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 167 (« Je suis un homme d'éducation chrétienne »), p. 171 (« Je suis Français et catholique »), p. 196-197 ; Le Pen (Jean-Marie), *La France est de retour*, op. cit., 1985, p. 145-158. L'image de propagande du candidat Le Pen est construite, notamment, avec l'attribution d'une religiosité exclusive. *National-Hebdo* mentionne ainsi, en première page : « Pierre Debray. Le seul candidat vraiment catholique » (193, 31 mars-6 avril 1988). Et, dans son interview, P. Debray confirme : Le Pen est « le seul candidat qui (combatte) l'avortement » (*ibid.*, p. 20).

3. Le Pen (Jean-Marie), *Item*, juin 1976, art. cité, p. 70 ; *ibid.*, 1984, p. 75.

ongles ». D'autre part, la thématique du darwinisme social (de la concurrence inter-individuelle à la guerre comme loi d'évolution) s'y mêle à la conviction d'une dégradation génétique des peuples occidentaux, d'où la position d'idéaux eugéniques, érigeant le modèle de la sélection artificielle des animaux, sélection consciente et volontaire, en idéal social. Ce qui implique que les races supérieures doivent d'abord se préoccuper de la sauvegarde et de la multiplication de leurs éléments supérieurs.

Le souci de la qualité génétique de la population nationale rejoint l'éloge de la « juste » inégalité. L'inégalité, plus qu'un fait positif, est l'une des normes fondamentales de la conception nationaliste de l'ordre politique. Persistance d'une tradition, sous la reformulation hyper-démocratique ou populiste d'une conception propre à une doctrine radicalement antidémocratique : « La science politique pose un dilemme ... certain. Elle dit au peuple : L'inégalité ou la décadence, l'inégalité ou l'anarchie, l'inégalité ou la mort.¹ »

Ainsi parlait Maurras, dans son *Enquête sur la monarchie*. Mais le « nationalisme intégral » de l'Action française ne trouvait pas son inspiration dans le stock d'évidences biomatérialistes issues de l'idéologisation de la théorie zoologique des races humaines, de la théorie darwinienne (« darwinisme social » libéral, non interventionniste) et de l'eugénique (pseudo-« darwinisme social » interventionniste, se proposant de remonter la pente des « sélections négatives »).

Il n'est pas sans signification de noter que le racisme intégré dans le nationalisme, tel que l'illustrent les écrits et propos lepénieniens, est un racisme d'inspiration foncièrement naturaliste, un racisme sélectionniste dérivant de la réduction des valeurs positives à la force et à la puissance. Conception « païenne », mais d'un paganisme sommaire plus ou moins honteux. Car la démagogie lepénienne intègre la référence à un christianisme « authentique », marqué par l'invocation réitérée du nom de Dieu² qui, tout à la fois, rassemble les insatisfaits du christia-

1. Maurras (Charles), *Enquête sur la monarchie*, Paris, Fayard, éd. définitive (1924), 1937, p. 119 ; cf. Bouglé (Célestin), *La démocratie devant la science. Etudes critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, Paris, Alcan, 3^e éd. augmentée (1^{re} éd., 1904), p. 19 (sur le scientisme biologique antidémocratique).

2. Cf. le témoignage de Pierrette Lalanne, ex-épouse Le Pen, dans *Globe*, avril 1988, repris in *Globe*, édition spéciale, 14 avril 1988, p. 4 : « C'est Jean [Marcilly] qui lui a soufflé l'idée de citer Dieu dans ses discours. Un créneau à prendre.

nisme post-conciliaire sans exclure pour autant les non-croyants réactionnaires, et confère une « distinction » au leader nationaliste dans la classe politique française (« le seul homme politique qui parle de Dieu »). La double corruption idéologique de l'attachement patriotique et de la fidélité aux valeurs du christianisme se manifeste dans d'innombrables reformulations nationalistes des vertus chrétiennes, dont ce propos est exemplaire : « Il faut être imprégné de foi, d'espérance et d'amour de la patrie.¹ »

L'idolâtrie de la réalité particulière nommée patrie, voilà qui sépare absolument l'attitude national-raciste de la tradition judéo-chrétienne.

DROITE ET GAUCHE : LA VIE OU LA MORT

Pour ne pas être « balayé par les barbares », selon J.-M. Le Pen, un peuple doit se soucier de sa force, l'entretenir, l'accroître : si l'un des premiers impératifs politiques est de maintenir ou de conduire le corps social au plus haut de sa force, il faut privilégier et favoriser les « forts ». La pensée de droite se définit notamment par la conscience de devoir être fort, toujours fort, et toujours plus fort. Or le devenir-plus-fort est ici inséparable du devenir-meilleur, le souci de la force consonne avec l'effort vers le meilleur. Ce sont là deux caractéristiques inhérentes à la nature humaine :

Le progrès humain est fait de luttes, de sélections ; nous arrivons à vaincre — mal — la faim parce que nous avons sélectionné les meilleures espèces de blé, de maïs, de seigle, parce que nous les avons placées dans les meilleurs terrains, etc. C'est cet effort vers le meilleur, vers le mieux, vers la qualité qui a permis en quelque sorte une relative élévation du niveau de vie des hommes, étant entendu que, sur le plan de leurs

Personne ne le faisait. Pas même les curés ! » On ne s'étonnera pas de ce que la « triple devise de *Présent*, le seul quotidien politique qui apporte « une adhésion entière et un soutien militant » à la candidature de Jean-Marie Le Pen », soit : « Dieu premier servi », « Travail-famille-patrie », « La France aux Français » (*Chrétienté-Solidarité*, 52, novembre 1987, p. 27). Bernard Antony dit Romain Marie précise : « Proclamant le contraire du communisme, nous nous rassemblons autour de la devise : Dieu, Famille, Patrie » (« Dieu, Famille, Patrie » (éditorial), *Chrétienté-Solidarité*, 52, p. 6 ; cf. Madiran (Jean), « Dieu-famille-patrie. Catholiques, relevons le défi de la trahison », *Présent*, 1525, 3 mars 1988, p. 1).

1. Le Pen (Jean-Marie), *Antenne 2*, 13 avril 1988, 13 h 30 (invité par Yves Mourousi).

passions, ils restent tels qu'au temps d'Homère, et ne changeront sans doute jamais¹.

Plus haut, dans le même texte doctrinal, l'on découvre de cette dernière proposition anthropologique le commentaire politique : « La droite dit : en ce qui concerne l'homme, presque tout est découvert, presque tout a été pensé et écrit et l'homme restera tel qu'en lui-même.² » La fixité de la nature humaine est l'un des postulats métaphysiques du conservatisme nationaliste, et en illustre la position antiprogressiste.

Telle est la mise en scène d'images, de métaphores, d'analogies, sur laquelle J.-M. Le Pen se fonde pour distinguer la droite de la gauche. La séduction de la gauche, dangereuse sirène, tient à ce qu'elle déculpabilise et déresponsabilise. D'où cette image plutôt malveillante de son recrutement préférentiel : « La gauche a une force de séduction considérable sur les faibles, les ratés, sur les ivrognes, sur les bandits dans la mesure où elle leur explique que ce qui leur arrive, ce n'est pas de leur faute.³ »

La gauche serait à la fois du côté de l'irresponsabilité, qu'elle flatterait et exploiterait, et du côté de la facilité, son principe étant celui du moindre effort, incarné par la société d'assistance :

La droite, c'est l'affirmation de la responsabilité ; la gauche, c'est l'affirmation que chacun doit recevoir selon ses besoins ... Le socialisme poussé à son excès peut aboutir à l'étouffement total du corps social et politique qu'il voudrait protéger. Cela arrivera le jour où le nombre de gens qui seront assistés par la collectivité seront de manière démesurée, disproportionnée, tellement plus nombreux que ceux qui sont chargés de les porter ... La politique, qui fait que le bandit est mieux traité que le retraité va aboutir au fait que tout le monde voudra être bandit⁴.

Mais une société, qui s'affaiblit et s'assouplit, ne risque pas seulement de mourir d'étouffement. Une société de faibles, de nuisibles et d'irresponsables assistés ne pourra pas survivre dans la lutte impitoyable entre les peuples. Car les hordes de barbares

1. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 179 ; *ibid.*, 1984, p. 183-184 ; sur la « tension vers le mieux, vers le meilleur », cf. Le Pen (Jean-Marie), *La France est de retour*, *op. cit.*, p. 178.

2. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 177. On reconnaît la thématique du pessimisme conservateur : « Rien de nouveau sous le soleil. » Il s'agit d'une idéologisation d'une représentation mythique comprenant l'idée de répétition cyclique, excluant par principe la notion moderne de perfectibilité indéfinie (cf. Freund (Julien), *La décadence*, Paris, Sirey, 1984, p. 22).

3. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 179.

4. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 180 ; *ibid.*, 1984, p. 125.

guettent depuis toujours les faiblesses des civilisations déclinantes, vieillissantes. Les démocraties occidentales en sont arrivées à ce stade : la mort est à l'horizon de leur présent.

D'où la vision de la catastrophe finale et fatale, bricolée à partir des stéréotypes ritualisés de la chute de l'Empire romain, attribuée à sa déliquescence interne due à la disparition des vertus militaires et civiques, à l'immigration massive, au culte des valeurs hédonistes :

On arrivera à un stade où si le handicapé peut vivre assez librement et assez aisément toute sa vie, les gars essayeront d'être mutilés dès l'âge de 18 ans de façon à ne pas faire de service militaire, ne pas payer d'impôts, ne pas aller travailler. Un peuple qui prendra ces méthodes-là sera balayé par les barbares le jour où ils vont se mettre en route¹.

Etre, devenir ou rester durs et forts, ou bien disparaître : voilà l'alternative indépassable. La philosophie lepénienne de l'histoire humaine comporte l'énoncé de lois générales, dont celle qui met en relation fautes, relâchement, abandons et sanction :

Dans l'histoire des peuples, il y a toujours, à un moment donné, la sanction. Tous les peuples qui se sont laissés glisser, amollir, soit par la vie matérielle facile, soit par l'abandon des grands principes de vertu collective et individuelle, ont été balayés par les barbares².

Dans cette vision de l'histoire, punitions et châtements suivent inévitablement erreurs, illusions. Sursaut ou décadence, redres-

1. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 180. Changement d'attitude après le ralliement au FN de Yann Cadoret, devenu paraplégique à la suite d'un accident (Le Pen (Jean-Marie) in Marcilly (J.), *op. cit.*, 1984, p. 196-197). Le lieu commun de la chute de Rome fournit une fois de plus une figuration symbolique de la décadence (Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 114). Sur le « paradigme de la chute de Rome », cf. Freund (J.), *op. cit.*, 1984, p. 105-131.

2. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 180. La dramatisation nationaliste de la question politique fait travailler le couple : « laxisme » (affaiblissement, abandon, laisser-aller, etc.) à l'intérieur/« barbares » aux frontières (déjà traversées par l'armée clandestine de l'immigration sauvage). L'alternative est parfois clairement posée : Le Pen (Jean-Marie), « Barbarie ou civilisation », *National-Hebdo*, 220, 6-12 octobre 1988, p. 2. Dans la plupart des contextes, « civilisation » équivaut à « civilisation occidentale », c'est-à-dire « la civilisation » : « Un jour proche, on n'échappera pas au dilemme entre la barbarie et la civilisation » (*ibid.*). Cf. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 173 (la « mission civilisatrice et humanisatrice » de la France et de l'Europe) ; *La France est de retour*, *op. cit.*, 1985, p. 171 (« Le monde a besoin de nous, le Tiers Monde a besoin de nous pour survivre et s'il est apporté une solution à ces problèmes, elle viendra encore une fois de l'esprit tutélaire appliqué par notre civilisation humaniste » : il paraît superflu d'énoncer les pré-supposés et les sous-entendus de telles propositions).

sement ou disparition : il faut que les porteurs des valeurs soldatiques mêlent leur héroïsme à la sainteté des martyrs pour que s'élève une digue résistante face aux assauts des barbares. Car les peuples ne s'élèvent pas par eux-mêmes, ils sont élevés par les types supérieurs qu'ils possèdent :

Nous croyons que ce qui élève les peuples, ce qui leur permet de vivre, ce sont les saints, les héros, les martyrs ... On ne peut pas s'en passer. On ne peut pas privilégier, promouvoir la facilité de la vie sans franchir à un moment donné un seuil qui devient mortel¹.

Il n'est pas de salut sans sauveur. Se redresser, c'est guérir. Et tout vrai redressement est rédemption.

On sait désormais ce qu'est la gauche, mise à nu : symptôme et accélérateur du déclin. Mais la droite ? C'est la réaction et la conservation. La métaphore qui surgit spontanément est celle de l'organisme sain. Etre de droite, c'est avoir la force de réagir, preuve de vitalité, affirmation d'une santé triomphante, triomphant des obstacles, relevant victorieusement les grands défis :

Je ne considère pas que le mot réaction soit péjoratif, je considère que l'action et la réaction sont un mouvement dialectique de la vie ; un organisme qui ne réagit pas devant la maladie est condamné à mort. Il faut réagir devant les agressions, contre ce qui met en péril notre intégrité, notre vie, notre avenir. On peut progresser en réagissant. Les mots réactionnaires ou conservateurs ne me font pas peur².

Or la réaction positive implique une négation première, un refus originaire : « Etre de droite, c'est d'abord refuser d'être de gauche. ³ »

En 1984, sur la base de cette redéfinition de l'attitude « réactionnaire », qui la convertit positivement, J.-M. Le Pen déclare : « Si être réactionnaire, c'est réagir comme un organisme réagit en face de la maladie, eh bien oui, je suis réactionnaire. Ne pas être réactionnaire, c'est se condamner à mort. C'est laisser faire la maladie ou l'adversaire. ⁴ » Le démagogue reprend ici la formule d'une conversion axiologique depuis longtemps routinisée

1. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 180 ; *ibid.*, 1984, p. 164-165 (inventaire des indices et figures de la décadence) ; « Pour un avenir d'espoir : appel de La Trinité », in *Passeport pour la victoire*, Limoges, 1^{er} trimestre 1988, p. 6-7.

2. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 180.

3. *Ibid.*, 1984, p. 71.

4. *Ibid.*, 1984, p. 176.

dans la tradition nationaliste, il réactive une figure rhétorique majeure de la contre-offensive des pensées antiprogressistes.

Une analogie biomédicale, celle du politique-chirurgien de l'organisme social atteint de maladies graves, synthétise les idées de réaction positive, de victoire sur le mal, de conservation de ce qui vaut absolument, la vie, toujours menacée par des forces mauvaises, sans trêve attaquée par des ennemis intérieurs et extérieurs : « Le travail de l'homme politique me paraît être comparable à celui du chirurgien qui sans cesse recoud les chairs déchirées et qui perpétue la vie. C'est cela, l'art de la politique : perpétuer la vie. C'est un gain, une victoire de chaque jour. »¹ »

L'alternative posée par le nationalisme pathétique est indépassable en son évidence aveuglante : il faut vouloir vivre ou se laisser mourir. Etre de droite ou n'être que de gauche. Se redresser ou se coucher. Etre réactionnaire ou démissionnaire. Mais il ne suffit pas de vouloir : on est sain ou malade, et certaines maladies sont incurables. L'involontarisme du culte vitaliste de la santé, dans la pensée nationaliste droitiste, semble plus profond que les appels moralisateurs à l'effort, donc à l'acte volontaire. L'essence de la pensée de droite, c'est bien l'horreur de la volonté². Une horreur ni maîtrisée ni peut-être maîtrisable.

LE DILEMME DE LA PENSÉE NATIONALISTE

Il faut pourtant corriger notre précédente proposition : l'involontarisme n'est plus « profond » que le volontarisme, dans la pensée nationaliste, qu'au niveau où celle-ci pose ses principes, définit ses attitudes de base, disons métaphysiques, en dehors de toute préoccupation d'efficacité dans le champ politique. Mais le nationalisme ne se réduit pas à une conception contemplative du monde social-historique. Avec l'horreur de la volonté, on ne fait pas de politique dans un système démocratique de type moderne, caractérisé par la compétition partisane, l'expression dans l'espace

1. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 83.

2. Sur la « droite vraie » définie par le « refus du volontarisme », par le rejet de l'idée que la volonté et la raison de l'homme « puissent constituer la société », voire par « l'horreur de la volonté », cf. les réflexions éclairantes de Bluche (Frédéric), Rials (Stéphane), « Fausses droites, centres morts et vrais modérés dans la vie politique française contemporaine », *Revue de la recherche juridique. Droit prospectif*, 3, 1983, p. 611-627.

public de la pluralité des opinions et la confrontation symbolique des programmes. Le fonctionnement même de la démocratie moderne présuppose la foi en la valeur instrumentale de la volonté. Comment un leader politique peut-il traduire en discours politique démocratiquement acceptable le désaveu radical de la volonté constructive ou reconstructive ? Les contraintes spécifiques du passage au politique font qu'il ne le peut sans produire des ambiguïtés et tenir des positions contradictoires, voire contraires. L'ambiguïté de la conception traditio-nationaliste apparaît dans la formulation lepénienne de la doctrine :

La grande discussion est entre ceux qui croient en un Ordre naturel, qui découlerait simplement de la nature des choses, et ceux qui croient en un Ordre construit par les hommes. Les hommes de droite croient à un Ordre construit par les hommes, instruits par l'expérience de la Tradition et du passé... Notre recherche fondamentale c'est de trouver un compromis entre l'autorité et la liberté¹.

Le motif de l'ordre social humainement construit coexiste avec l'affirmation d'un ordre naturel : « Il n'y aura pas de survie possible si l'Occident ne retrouve pas les sources de l'ordre naturel.² »

Jean-Marie Le Pen présente lui-même comme une question controversée le thème du fondement de l'ordre social. Mais il avance immédiatement la formule d'une solution, en termes de compromis ou de synthèse : la croyance proprement droitiste est définie par un compromis entre croyance en un « Ordre naturel » et croyance en un « Ordre construit » impliquant une intervention volontaire.

On peut interpréter cette coexistence virtuellement conflictuelle de deux argumentations contradictoires comme un dilemme présent au centre de la doctrine traditio-nationaliste, quelles qu'en soient les variantes (nationalisme intégral, national-populisme rassembleur, national-populisme xénophobe, etc.). Ce dilemme au sens strict — relation entre deux argumentations contradictoires et apparemment consistantes sans que pourtant aucune d'elles ne puisse être réfutée par l'autre³ —, lorsqu'il est formulé, montre le syncrétisme de la doctrine en en faisant éclater la pseudo-cohérence. Ou bien l'on suit la logique antivolontariste

1. Le Pen (Jean-Marie), *Les Français d'abord*, op. cit., 1984, p. 79.

2. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 78.

3. Gil (Fernando), « Opposer pour penser », *Libre*, 5, 1979, p. 175.

de la « vraie droite », soit par la postulation d'un fondement transcendant de l'ordre social (Dieu peut alors être invoqué), soit par la double référence — constative (ontologique) et normative/prescriptive — à un fondement immanent constitué par l'unité fonctionnelle de l'organisme (cf. toutes les variétés de « solidarisme » traditionaliste) ; ou bien, l'on suit la logique du volontarisme, et l'on doit en accepter les conséquences, dont la principale est la conception constructiviste de l'ordre social, impliquant soit le primat de la raison programmatique ou prospective, soit celui de la volonté libre répondant indéfiniment aux nouveaux « défis », soit celui d'une articulation spécifique des deux facultés humaines. La « vraie droite » est bien « renvoi brutal de l'homme à une *modestie* absolue »¹, en ce qu'elle rejette l'exorbitante prétention humaine à constituer la société. De cette modestie traditionaliste, l'on trouve parfois un écho dans le discours de J.-M. Le Pen : « La droite est modeste, la droite dit : En ce qui concerne l'homme, presque tout est découvert, ... et l'homme restera tel qu'en lui-même. »² Mais les appels à la « volonté inflexible »³ couvrent vite de leurs clameurs prométhéennes la modeste voix de l'involontarisme : « La droite au vouloir ! », s'écrie Le Pen.⁴

1. Bluche (Frédéric), Rials (Stéphane), art. cité, 1983, p. 621.

2. Le Pen (Jean-Marie), 1979, p. 177.

3. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 73. Cf. Les éclairantes analyses de J.-P. Stern sur le mixte paradoxal des langages naturaliste et volontariste chez Hitler : *Hitler. Le Führer et le peuple*, trad. franç. S. Lorme, Paris, Flammarion, 1985, chap. 6, 7, 8, p. 79-111 (1^{re} éd. angl., 1975).

4. Le Pen (Jean-Marie), 1984, p. 73. Dans sa préface à la seconde édition de *Droite et démocratie économique* (« Doctrine économique et sociale du FN »), Le Pen déclare en conclusion : « Le Front national ne croit pas au sens de l'histoire, il croit que les peuples peuvent, quand ils veulent. La France au vouloir ! » (Paris, supplément à *National-Hebdo*, octobre 1984, p. 11 ; 1^{re} éd., 1978). On rappellera ici que l'« organe officiel du Front national » que fut *RLP-Hebdo* (après *Le National*, 1974-1980, et avant *National-Hebdo*, depuis le 11 mai 1984) comportait en première page (couverture) une citation de Jean-Marie Bastien-Thiry : « Il n'y a pas de sens de l'histoire. Il n'y a pas de vent de l'histoire, car ce qui fait l'histoire selon notre conception occidentale et chrétienne qui est vérifiée par tous les faits historiques, c'est l'intelligence des hommes, ce sont leurs passions bonnes ou mauvaises. »